

Extrait et traduit de « Rogue Warrior of the SAS »

par Roy Bradford and Martin Dillon

L'opération Kipling

Dès le début août 1944, Le Mans était en passe de devenir une zone vitale car la Troisième Armée US du Général Patton avançait vers l'est depuis Le Mans vers Fontainebleau et Orléans. L'escadron C de Paddy Maine était devant eux, en charge de l'opération Kipling. Comme tant d'autres opérations du même type, l'opération Kipling avait commencé dans l'enceinte du champ d'aviation militaire de Fairfield où un groupe de six hommes attendait l'ordre de s'envoler pour la France. Il était mené par un homme bien connu de Paddy, le Capitaine Derrick Harrison. Maine savait qu'il pouvait compter sur Harrison pour accepter la responsabilité de la quasi-totalité de l'organisation de l'opération Kipling et des décisions à prendre sur le terrain.

Le 14 août, Harrison et ses hommes furent parachutés sur la France, près d'Auxerre, 250 kilomètres derrière les lignes allemandes. Peu après, il y eut d'autres parachutages et Harrison se retrouva à la tête de 27 hommes et 5 jeeps lourdement armées, attendant l'ordre d'entrer en action. Aujourd'hui encore, il admet que dès le début, il avait en tête les conseils et théories de Paddy Maine. Un jour, à Chelmsford, Maine se tapa sur le front, regarda Harrison et dit : « je connais les qualités que doit posséder le SAS¹ idéal, personne n'y correspond exactement mais quand je regarde et écoute un homme, il doit s'en approcher ». Harrison savait que l'homme idéal devait être aussi fort mentalement que physiquement, intelligent et capable de s'intégrer dans une équipe. Versatilité et confiance en soi, mais sans impétuosité, étaient également nécessaires. Ces qualités, que Maine possédait, étaient exactement celles recherchées par Harrison chez ses hommes et c'était celles-là même qui lui avaient valu la Croix Militaire.

L'après-midi du 23 août, Harrison se trouvait sur la base Kipling quand il entendit l'un de ses hommes dire qu'il pensait se rendre en jeep sur la base du Maquis d'Aillant pour réparer un pied de mitrailleuse. Derrick Harrison, estimant qu'il n'était pas prudent pour un véhicule de voyager sans escorte, demanda à ce qu'on lui amène sa propre Jeep. Il connaissait bien le chauffeur – le Caporal Jimmy « Curly » Hall. Le conducteur du véhicule au support endommagé s'appelait Stewart Richardson. Il était accompagné d'un membre français des SAS, Fauchois et de Brearton, le chauffeur. Les deux véhicules prirent la route en direction d'Aillant-sur-Tholon.

Sur la route, l'attention d'Harrison fut attirée par un énorme mur de fumée semblant provenir du village des Ormes. Il ne le savait pas mais les SS étaient en train de brûler des bâtiments du village et se préparaient à exécuter vingt villageois pour se venger des exactions des hommes d'Harrison. Ces derniers ne pouvaient rien faire d'autre que de continuer leur route. A ce moment, Harrison ne connaissait pas l'importance de la présence allemande mais il lui parut nécessaire d'aller vérifier plus avant ce qui se passait. Alors qu'ils arrivaient en haut d'une colline à l'extérieur du village, une femme à vélo se dirigea vers eux. Alors qu'elle s'approchait des deux véhicules, Harrison se rendit compte qu'elle pleurait. Du carrefour où les véhicules étaient garés, les hommes pouvaient entendre des coups de feu en provenance du village et sentir une forte odeur de fumée. La femme apeurée leur cria de se sauver parce qu'il y avait deux cents « boches » dans le village. Harrison se trouvait devant un choix impossible : s'il attendait l'aide du Maquis, rien ne pourrait empêcher la destruction du village et de ses villageois par les Allemands. Harrison demanda à ses hommes s'ils se sentaient de taille à affronter les Allemands.

Fauchois fut le premier à accepter le défi. Contrairement aux autres, il avait un passeport canadien et en cas de capture, son identité ne pourrait pas être découverte et sa famille ne pourrait être

1 *Special Air Service*

inquiétée. « Curly » Hall était d'accord, le Maquis prendrait trop de temps pour arriver et Brearton pensait que cela valait la peine d'essayer. Le temps était venu de prendre le genre de décision rapide que Paddy Wayne avait toujours encouragée chez ses hommes.

Analysant la situation, Harrison était conscient que la seule chose en la faveur d'un petit groupe tel que le sien était l'élément de surprise. En approchant par l'arrière du village, ils pourraient traverser le bourg, les mitrailleuses Vickers K jumelées tirant sans relâche. La Jeep d'Harrison fut la première à entrer dans les Ormes, « Curly » Hall le pied au plancher, suivie de peu de l'autre Jeep. Alors que son véhicule entra dans le village et qu'il était debout, derrière sa puissante mitrailleuse, Harrison vit tout d'abord la place de l'église et un Officier SS un pistolet à la main. L'Allemand eut juste le temps de regarder Harrison avant d'être tué et de tomber sur la route. La rapidité d'Harrison lui permit de repérer la situation autour de lui. Devant l'église, située à une extrémité de la place, se trouvait un groupe de SS avec deux véhicules et un camion. Harrison concentra ses tirs sur les véhicules qui prirent feu. Alors que les SS couraient pour trouver un abri, Harrison mitraillait la place, la laissant ensanglantée et jonchée de morts et de blessés qui hurlaient, et Hall reculait la Jeep pour la mettre en sécurité à une distance raisonnable de l'église. Alors qu'Harrison se trouvait sous les feux des balles allemandes, la Jeep se figea. Il se demanda pourquoi Hall s'était arrêté. Il regarda vers la place du conducteur et vit du sang gicler de son camarade. « Curly » était mort.

Alors que la Jeep était criblée par les tirs allemands, Harrison se trouvait dans une position périlleuse. Le second véhicule était derrière lui et mitraillait furieusement la place et les bâtiments environnants. Pire encore, la mitrailleuse d'Harrison s'enraya. Il sauta à l'arrière de la Jeep – la seule chose lui restant à faire était d'atteindre l'autre mitrailleuse. Mais après une première rafale, elle s'enraya également. Se couchant sur le corps de « Curly » Hall, il s'empara du fusil mitrailleur et tira plusieurs rafales. « Mon Dieu ! Lui aussi s'est enrayé ! » se souvient Harrison.

Il attrapa sa carabine, sortit de la Jeep et tira de sa position sur la route. Les Allemands s'étaient remis de l'attaque des SAS et concentraient leurs tirs sur les deux véhicules. Du sang coulait abondamment du bras droit d'Harrison. Il ressentait une douleur intense chaque fois qu'il chargeait et rechargeait sa carabine car depuis un doigt cassé lors d'une opération précédente, tirer lui était difficile. Dans l'autre véhicule, Richardson se rendit compte qu'Harrison était sur le point d'être tué car une vingtaine d'Allemands qui se trouvaient dans un verger adjacent se dirigeaient vers la place. Richardson cria pour l'avertir. Harrison ouvrit le feu sur les Allemands, en blessant certains tandis que les autres s'éparillaient. Fauchois descendit de la Jeep de Richardson et récupéra le corps de Hall. Soudain, Richardson vit un tireur allemand se préparer à ouvrir le feu sur Harrison. Il sortit rapidement son pistolet 45mm et d'un seul tir précis, tua le tireur allemand. Réalisant la situation dans laquelle ils se trouvaient, Brearton tourna la Jeep pour permettre aux Vickers de fonctionner librement. Richardson au volant de l'autre Jeep passa près de Harrison qui courant derrière, tout en continuant à tirer, réussit à se jeter à bord. Ils ne savaient pas, alors qu'ils réussissaient à s'échapper des Ormes, que lors de leur arrivée, deux villageois venaient d'être exécutés et que dix-huit autres étaient sur le point de l'être. Dans la confusion qui s'ensuivit, Harrison et ses hommes réussirent à s'échapper, après avoir tué et blessé une soixantaine de SS. Aujourd'hui encore, dans le village des Ormes, une plaque commémore le courage du Caporal Jimmy « Curly » Hall.

Harrison garde également de bons souvenirs. Il se souvient d'un déjeuner avec Paddy Mayne, invités par le Maquis Camille. Harrison se souvient que la conversation était plaisante, plus agréable que jamais. « Quand je l'ai rencontré pour la première fois, c'était Zeus. C'était un Dieu. À cette époque, il était juste l'un des Dieux ou Zeus sur terre. Je trouvais que c'était plus facile de discuter avec lui » dit Harrison. En général, Paddy portait la même tenue de combat que les autres hommes en France sans indication de son grade sauf une fois. Derrick Harrison se souvient de Paddy Mayne portant sa tenue de parade, qu'il avait envoyé chercher à Chelmsford, et arborant tous ses grades et ses décorations parce que Bill Fraser était censé porter son kilt.

Mayne était satisfait des progrès de Harrison dans l'opération Kipling et de la façon dont il avait réagi face aux pressions de la stratégie « tirer pour tuer » d'Hitler. Harrison raconte : « Nous avons décidé que nous ne serions pas fait prisonniers ».

Cependant Paddy Mayne n'était pas conscient de toutes les conséquences que les pressions des opérations au front exerçaient sur certains de ses hommes et sur Harrison en particulier. Derrick Harrison a toujours du mal à parler de ce qu'il a dû entreprendre pour rester en vie et demeurer un combattant efficace. Comment, en réalité, des hommes tels que Harrison ont-ils réussi à supporter la tension des combats pendant de si longues périodes ? Harrison lui-même donne un début de réponse :

« Nous ne réalisons pas la tension à laquelle nous étions confrontés. Cela se manifestait par un parfum de danger – des réactions rapides. Lors des préparations des embuscades, vous attendez là tout en sachant qu'après il allait falloir partir rapidement. Nous avons toujours sur nous des comprimés de Bensedrine qui nous permettaient de tenir. J'étais dans un état d'alerte permanent. A « Civvy Street », tout transpirait le danger, même s'il n'y en avait pas. L'armée m'envoya dans un centre militaire où j'ai été drogué et interrogé encore et encore sur mes expériences. Nous étions gardés dans un état semi-comateux. J'ai l'impression qu'à Civvy Street je réagissais rapidement au point d'être agressif physiquement envers les autres. Ce fut le cas longtemps après. Les interrogatoires durèrent trois mois, des sessions d'une demi-heure tous les soirs. Un ou deux autres étaient soumis au même traitement – revivre encore et encore nos combats. Au début, j'avais été envoyé chez un psychiatre à Chelmsford et puis dans un établissement militaire au nord de Londres. »

C'est grâce à son honnêteté et à sa volonté de faire face qu'Harrison a réussi à reprendre une vie civile normale et à faire carrière comme journaliste, métier qu'il pratique toujours.

Paddy Mayne lui-même était sous pression en France, se déplaçant sans cesse pour ne pas être capturé, voyageant de base militaire en base militaire. La plupart du temps, son chauffeur était le navigateur de la campagne du « Western Desert », Mike Sadler. Certains sont toujours persuadés que Paddy Wayne n'a jamais eu peur de rien mais Mike Sadler a un point de vue différent. « Dans certaines de nos conversations, il a admis avoir eu peur. Mais contrairement à certains d'entre nous, jamais au point de ne pouvoir agir. Il a toujours réussi à se contrôler. »

Son impétuosité, partie intégrante de son caractère, s'est manifestée en France et lui a souvent valu d'être présenté au Commandant de la Troisième Armée US.

Quand les Américains ont libéré Le Mans, Paddy Wayne traversa la ville en tirant en l'air avec ses mitrailleuses Vickers K jumelées. Pour les soldats américains et pour les civils qui pensaient que la guerre était enfin terminée, entendre le son des mitrailleuses fut un choc. Mike Sadler se souvient précisément de cet épisode :

« Nous traversions Le Mans et ses environs quand nous avons été interpellés par les Américains. L'ordre avait été donné de nous arrêter. Nous avons commencé à parler entre nous en français dans l'espoir de les tromper. Nous avons pratiquement réussi à convaincre un jeune soldat mais un sergent s'approcha et lui dit : « Ces gars parlent anglais mieux que toi ». Nous avons été ramenés au Mans et présentés au Général. Paddy savait que nous allions avoir des ennuis mais il a réagi avec humour, disant à Patton : « J'espère que nous n'avons pas effrayé vos hommes ». Patton ne pouvait rien répondre à cela, sauf bien sûr que nous n'avons rien fait de tel et qu'il n'était pas acceptable de tirer des coups de feu dans la ville. Nous sommes partis et Paddy éclata de rire. »